

In loving memory

Daniel Gagnon

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15067ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, D. (1992). *In loving memory*. *Moebius*, (54-55), 168–174.

IN LOVING MEMORY

Daniel Gagnon

Fairfax Baldwin vient tous les dimanches après-midi, vêtu de son habit de noces, au rendez-vous de son épouse, dans le petit cimetière de Banff.

Il attache sa vieille chienne à l'entrée du dortoir éternel et s'assoit sur un banc, sous un cerisier en fleurs, tout près du monument. Il attend l'heure. Les montagnes Rocheuses se dressent tout autour, enneigées, implacables.

Puis, vers les quinze heures, au moment où plus rien ne bouge, Maggie Burton sort de terre dans sa robe de mariée. D'un pas frêle et silencieux, elle s'approche de son époux et lui prend le bras.

Le couple fait doucement le tour du cimetière, en silence, bras dessus, bras dessous, comme autrefois, comme depuis toujours, dans une sorte d'harmonie préétablie, dans un halo de gloire ancienne, vieillie.

Puis Maggie Burton hâte le pas, inquiète, anxieuse. Elle pleure : « Ô Fairfax! se plaint-elle, je ne m'habitue pas à notre séparation, je veux que tu viennes me rejoindre, mon mari chéri! J'aimais t'entendre jouer de l'harmonium à l'église, j'aimais t'entendre faire sonner les cloches, chaque fois qu'elles sonnaient je pensais à toi, à nous. Je n'ai plus de nouvelles de toi sous terre. Je ne veux plus dormir seule,

c'est la nuit au tombeau, et je ne trouve pas le sommeil. Toutes mes nuits, à partir d'aujourd'hui, je veux les passer avec toi, une à une, jusqu'à la fin des temps.»

Le sacristain lit les paroles de sa femme sur ses lèvres, car aucun son n'est prononcé. Il acquiesce d'un signe de tête, songeur, triste à mourir. Sur la route ombragée qui passe devant le petit groupe de maisons de la campagne environnante, tout est aussi silencieux que dans le cimetière, tout est d'un mortel ennui. Fairfax Baldwin regarde du coin de l'œil sa chienne flairer la mort, fouiller de son museau le fond de l'air et renifler les ombres des disparus.

Il porte en lui encore la hantise du péché et de la mort. Il est obsédé. Sa maison est pleine du fantôme de Maggie Burton. Malgré son âge avancé, Fairfax Baldwin n'a jamais réussi à calmer ses ardeurs. La vieillesse n'a pas été un sérieux handicap pour lui, au contraire, il est poursuivi par un désir lancinant.

Il regarde Maggie Burton rouler des hanches, de ses hanches étroites de morte, sous sa robe de satin blanc. Il voudrait la posséder. Il essaie en vain de réprimer une violente érection. Est-ce une erreur de ses sens, est-il victime d'une tendre hallucination? Maggie Burton ressemble d'une façon impressionnante à la Maggie du soir de leurs noces il y a quarante-cinq ans. «Je ne veux pas retourner dans ma tombe, dit encore la mariée, je ne suis pas fatiguée. Reste, Fairfax mon amour, reste encore, mon chéri, jusqu'à ce soir. Ne pars pas, tu m'emmèneras dans tes bras jusqu'à la maison à la faveur de la nuit. Personne ne saura, tu verras, nous nous aimerons encore, mon amour.»

Les deux amoureux s'assoient côte à côte un peu plus loin, sous un vieux pin. Fairfax Baldwin hume le parfum du conifère centenaire et lit distraitement sur les pierres tombales : *Marion Helen May, Beloved daughter of W.E. and E.M. Saddington, Born June 5, 1906, Died June 16, 1913. In loving memory of Susan Roogers McRavey, Died May 10, 1904. In memory of Alice Beagley, Died Dec. 30, 1916, Aged 17 years.*

«Tire-moi les cartes, Fairfax!» demande Maggie Burton.

Fairfax Baldwin voudrait refuser, car l'impact de la nouvelle de la mort de sa femme a été terrible et il ne veut pas ressasser les images du passé. Il sort quand même le jeu de la poche de son habit de nocés, car il a toujours tiré aux cartes du tarot et les vingt-deux arcanes ont toujours dit la vérité.

«Dix-sept!» lance Maggie Burton toute concentrée sur son problème. Fairfax Baldwin bat les cartes et tire la dix-septième carte du paquet. Il la retourne : c'est la carte de la Mort. «La Mort, toujours la mort, dit Maggie Burton, ça ne fait rien, continue!... Douze!» Fairfax Baldwin bat le jeu, compte douze cartes et s'arrête sur celle de la Justice. «La Justice, s'exclame Maggie Burton, quelle justice? Je te le demande, Fairfax, où est la justice? Être enfermée sous cette terre dans les bras du vide, dans le noir, sans espoir et loin de son amoureux, est-ce une vie?»

Des pies noires et blanches virevoltent et se chamaillent. Dans un long vol plané, la queue allongée, elles vont d'une tombe à l'autre, picorer et tirer les vers du sol.

«Sept!» dit Maggie Burton, impatiente et nerveuse. Fairfax Baldwin tire la carte du Pendu. «Oui, pendue certainement, dit l'épouse affolée, pendue mais pas morte, pendue les yeux grands ouverts, le désir sur les lèvres, le cœur battant, le souffle brûlant, et pas de corps pour agir, pas de mains, pas de sang, rien qu'une voix pour crier et des larmes pour pleurer!»

Fairfax Baldwin sue à grosses gouttes dans son habit de nocés. Il desserre sa cravate et écoute le chant du vent dans les grands pins solitaires, il écoute pour endormir sa douleur, impuissant devant le désastre de la mort. À leurs pieds, quelques pommes de pins jonchent l'allée de gravier du cimetière. Par moments, l'ardeur du soleil rend toute chose immobile et les pies sont seules à essayer d'improviser quelque ballet devant l'auditoire muet des tombes.

«Quatre!» continue Maggie Burton décidée à obtenir quelque chose du jeu, une réponse à sa question impossible. Fairfax Baldwin compte et sort la carte du Soleil. «Oh! dit Maggie Burton, tu as vu, Fairfax? Le Soleil! Est-ce une carte heureuse? L'as-tu fait exprès, dis? Je n'arrive pas à y croire. C'est la première fois que j'ai la carte du Soleil! Qu'est-ce

que ça veut dire? Qu'est-ce que le Soleil, peux-tu m'expliquer?» Le soleil, comment définir le soleil? se demande Fairfax Baldwin, embarrassé. Le soleil ne s'explique pas. Le sacristain ferme les yeux, le soleil, comment dire, c'est la grande roue directrice dans le firmament, c'est le grand trou de lumière dans la toile du ciel, il guide les vivants, même les aveugles sentent sa chaleur sur leur peau, se dit le sacristain. «Le soleil, répète Maggie Burton, rêveuse, un vague sourire sur les lèvres, qu'est-ce que c'est, Fairfax? Cela augure quelque chose d'heureux, tu crois? Est-ce une promesse? Un espoir? Fairfax, parle! Dis quelque chose, mon amour!»

Le cœur serré et la larme à l'œil, Fairfax Baldwin étudie à la dérobée les noms et les dates sur les monuments autour de lui : *Frank Ricks, Died June 1913. Kathleen Ruttan Lott, Born 8th May 1865, Died 1st Nov. 1893. Puis : In loving memory of Maggie Burton, wife of Fairfax Baldwin, Born Feb. 22, 1909, Died May 9, 1961.*

Ils dorment comme des combattants qui sont morts, qui ont souffert héroïquement sans doute. Héros de leur propre vie, ils sont tombés, songe Fairfax Baldwin. Tristes héros inconnus de la multitude, mais héros dignes de gloire tout de même, par le seul fait d'avoir vécu, par leur dévouement total à la vie qui fut en eux.

Le sacristain écoute encore chanter le merle et le jaseur des cèdres dans les hautes branches des pins Douglas. Le vent apporte des odeurs de gomme de pin et d'épinette. L'époux prend une profonde inspiration. Il aime la vie. Parfois la seule joie d'être le comble assez pour effacer sa peine.

Malgré le soleil qui enflamme l'air, Fairfax Baldwin sent le souffle froid de la mort courir sur le sol et monter jusqu'à ses genoux, jusqu'à sa poitrine, jusqu'à sa gorge, un souffle âcre qui le fait tousser, une haleine fétide qui sent la terre moisie et qui hérissé tous les poils de son corps.

«Neuf», dit Maggie Burton. Fairfax Baldwin bat le jeu de nouveau et en tire la carte de l'Amoureux.

Une corneille craille au loin, un tyran tri-tri fait quelques trilles au-dessus du petit cimetière envahi par les herbes drues, touffues. Fairfax Baldwin examine avec inat-

tention les taches rousses que font les champignons sur les vieilles pierres tombales. «L'amoureux», répète Maggie Burton.

Comme une boisson d'or, les chauds rayons du soleil imbibent la poitrine velue du sacristain. Il regarde son sexe jaillir de son pantalon ouvert, il fixe son bas-ventre où sa verge est plantée comme un fer douloureux, comme une épine dans sa chair. Il empoigne fermement son vieux pénis violacé, il le palpe, il le flatte comme un long manche de bois nouveau, il le caresse comme s'il n'était pas de lui, comme il caresserait une racine torse d'épinette ou les bois veloutés d'un wapiti ou d'un caribou. Il a mal. Il lève les yeux vers les hautes montagnes comme s'il voulait tout à coup demander de l'aide, comme s'il voulait tout à coup crier.

«L'amoureux», dit Maggie Burton, qu'avons-nous fait à l'Amour, Fairfax, pour qu'il nous sépare? Quand serons-nous réunis, ô mon chéri? Je n'ai pas pu te quitter un seul jour de mon vivant et maintenant c'est pour toujours que je dors sans toi! C'est inconcevable, atroce!»

Maggie Burton n'entend ni le vent, ni les oiseaux, elle ne peut pas respirer le parfum des fleurs, elle ne peut pas voir le soleil. À quoi bon lui dire la bonne aventure? se demande son époux.

«Fairfax, dis quelque chose, mon amour, parle-moi, je t'en prie!» supplie Maggie Burton.

Le vent soulève la robe blanche de la frêle mariée et le sacristain, grotesquement harnaché dans son habit de noces, ne dit mot. Il écoute le bourdonnement chantant de la volée de cloches de sa petite église anglicane, c'est son fils qui les fait désormais sonner, il les écoute sans bouger, comme si ces sons provenaient de lui-même, du plus profond de sa mémoire.

Le sacristain respire à un rythme précipité, à bout de souffle. Il tient fermement son sexe tumescent dans sa main droite, il le secoue et le frotte nerveusement comme s'il était pris d'une intolérable démangeaison.

«Fairfax, mon amour, dit l'épouse bien-aimée, je t'aime mon chéri, gardons la foi, n'abandonnons pas, luttons en-

core, un jour nous vaincrons la mort et la maladie, un jour nous ne mourrons plus, un jour nous serons réunis.»

Soudain, aussi vite qu'elle est venue, Maggie Burton disparaît. Elle s'évanouit dans l'air chaud du petit cimetière et retourne au royaume des morts sous les yeux ahuris de son mari. «Maggie! Maggie!» crie l'homme qui ne peut pas croire au départ de son épouse.

Le lieu où dorment les morts reste étonnamment silencieux.

«Je ne peux pas l'abandonner, se dit Fairfax Baldwin sans se décourager, je ne peux pas, je veux encore lui témoigner mon amour!»

Il se dirige vers la tombe de Maggie Burton, recommençant inlassablement le même geste. Tout concentré et extrêmement sérieux, le vieil homme a plutôt l'air souffrant, on dirait qu'il bat sa coulpe et qu'il s'inflige une punition. La joie n'inonde pas son âme. Il s'excite, il gémit.

Haletant d'impatience, il se lève et marche jusqu'au monument de l'épouse disparue. Il regarde les montagnes Rocheuses, les monts Sulphur et Rundle. Puis il se couche de tout son long dans la terre meuble. Il pleure, il geint, il prie. Il prononce des sons inaudibles, des mots inarticulés. Il s'agrippe de toutes ses forces à la terre.

Quand donc l'âme fiévreuse qui habite ce corps trouvera-t-elle la paix? se demande le vieil époux. Il sent la chaleur du soleil dans son dos et la caresse du vent dans ses cheveux. Les pies jacassent, sa chienne aboie tout à coup à l'entrée du cimetière. Il entend le long écho du train des Prairies se répercuter dans les montagnes.

Fairfax Baldwin se sent comme un naufragé que Maggie Burton hale vers elle. Il pense aux hanches de son épouse et à ses os délicats, il la retrouve, il la possède. Hors d'haleine, le visage hagard, il se dresse sur ses avant-bras. Il sait que plus loin, là-bas, au-delà de Sentinel Pass, s'étend Sunshine Valley, la vallée du soleil. «Maggie, râle le sacrilège secoué d'un violent spasme, la bouche remplie de terre, Maggie, je viens à toi, ma chérie, à toi pour toujours, fidèlement!»

Puis, après quelques minutes où le temps n'a plus semblé exister, Fairfax Baldwin se relève et semble à son tour

sortir de terre comme s'il revenait lui aussi du royaume des morts. Il remonte son pantalon, le rattache, secoue la poussière de son habit et marche lentement, apaisé, courbé, vers la grille du cimetière. Il y détache sa vieille chienne qui l'attend fidèlement, comme à tous les dimanches, le temps qu'il aille rendre hommage à sa chère disparue.